

Le Petit Journal

Bureaux: rue Confort, 14, à Lyon

Abonnements Lyon et Rhône

TROIS MOIS.... 5 FR.
SIX MOIS..... 9 FR.
UN AN..... 18 FR.

LYONNAIS

UN NUMÉRO: CINQ CENTIMES

Abonnements Départements

TROIS MOIS.... 6 FR.
SIX MOIS..... 12 FR.
UN AN..... 24 FR.

Dimanche 2 Octobre 1870

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

(Service spécial du *Petit Journal*)

Tours, 30 septembre.

Les Prussiens ont arrêté le mouvement de leur armée à l'ouest de Paris.

Depuis quelques jours ils se concentraient en grandes forces pour tenter un grand assaut, probablement par les hauteurs de Meudon, qui arrivent en déclinant jusqu'aux fortifications.

Mais la capitulation de Strasbourg a modifié leur plan de campagne.

L'armée prussienne remonte vers Châlons-sur-Marne.

Il est probable qu'un effort va être tenté contre Bazaine, qui est toujours bloqué dans Metz avec son armée.

La prise de Montmédy (Meuse) n'est pas confirmée. Un journal anglais l'avait annoncée.

Un nouveau ballon est arrivé ici.

Les lettres de l'ex-empereur à Marguerite Bellanger ont été publiées. C'est à la suite de la découverte de cette correspondance que M. le président Devienne a été déféré au conseil de discipline de la cour de cassation.

La nouvelle que je vous donnais hier, relative aux élections à l'assemblée constituante est confirmée.

Les élections auront lieu le 16 octobre.

LA GUERRE

LE SIÈGE DE PARIS

Tours, 1^{er} octobre, 8 h. 45, matin.

Une dépêche du gouvernement dit que Tournous, près Paris, est encombré de blessés prussiens, qui proviendraient d'une attaque infructueuse de l'ennemi contre le fort de Charenton.

Nous avons vainement cherché Tournous sur toutes les cartes; nous ne nous rappelons aucune localité de ce nom, et cependant nous connaissons parfaitement les environs de Paris.

Quant au fort de Charenton, il est au sud-ouest de Paris, commandant le confluent de la Seine et de la Marne.

Tours, 1^{er} octobre.

Une lettre de Paris, du 27 septembre, annonce que les Prussiens continuent à se tenir à distance, ce qui excite l'impatience des défenseurs de Paris. Tous, surtout les mobiles, demandent des sorties sur une grande échelle.

Le général Trochu déploie beaucoup d'activité.

Le gouvernement a reçu des informations du dehors constatant le grand effet produit par la circulaire de M. Jules Favre.

Hier, un ballon venant de Laon et tombé à Paris, a apporté un paquet de lettres.

Deux cours martiales sont établies à Vincennes et à Saint-Denis pour punir sommairement les attentats contre la propriété ou le maraudage.

L'Académie se réunit aujourd'hui pour voter une adresse de remerciements à M. Jules Favre.

On croit que les Prussiens préparent

une double attaque contre Paris par Genevilliers et le Point-du-Jour.

Genevilliers et le Point-du-Jour sont deux points, l'un au nord, l'autre au sud de la courbe que nous avons décrite.

Nous croyons que c'est là une faute de l'ennemi. Le Mont-Valérien est trop redoutable de ce côté.

Tours, 1^{er} octobre.

Nouvelle de Paris du 27 septembre.

Un officier prussien a demandé la reddition du fort d'Issy, le 26 septembre. Le commandant du fort lui a répondu que tant qu'il serait vivant il ne se rendrait pas.

Un estafette du gouvernement de Tours a réussi à pénétrer dans Paris.

Les ennemis semblent ne pas dessiner leur attaque, qui n'est accusée sur aucun point; ils ont établi des lignes de circonvallation hors de portée des canons français et occupent des hauteurs à une grande distance.

Chaque fois qu'ils aperçoivent un convoi ou une reconnaissance de forts, ils envoient des obus, et leurs coups portent presque toujours heureusement.

L'ennemi a construit un camp retranché à Versailles; il paraît prendre toutes les dispositions pour l'hiver.

D'ici quelques jours il y aura dans Paris au moins 250 bataillons de gardes nationaux armés, et d'environ 1,500 hommes par bataillon.

Le rapport sur le combat du 23 dit qu'il y avait 8,000 Prussiens et que leurs pertes étaient considérables.

Nous avons eu trois officiers blessés, onze soldats tués et quatre-vingt-six blessés.

Une reconnaissance a été faite ce matin à Clamart et à Fleury; on n'y a rien vu d'important.

Un mandat d'amener a été lancé contre MM. le docteur Conneau et Grandperret, procureur général. (Affaire des papiers de l'ex-empereur.)

Nogent, 26 septembre, matin.

Des Prussiens se sont établis dans un ballon à feu blanc au-dessus de Neuilly.

Une lettre de Paris, apportée par le ballon, assure que les canonnières, devant St-Cloud, ont fait taire les canons prussiens.

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre adressée par un garde mobile en garnison à Paris, M. Michaud, à son père, M. Michaud, capitaine adjudant-major en retraite.

Cette lettre est arrivée par le dernier ballon parti de Paris:

23 septembre 1870.

« Je couche sur les remparts, en plein air; du jour au lendemain nous attendons d'être attaqués. — Toutes les nuits on se bat; car les Prussiens attaquent tous les forts, mais ils n'ont pas de succès. »

« Aujourd'hui ils ont été repoussés plus de dix fois, et on leur a fait 40,000 prisonniers, qui sont dans Paris en ce moment. »

« Quant au siège de Paris, tout va bien. Nous espérons reconduire les Prussiens chez eux. »

« Je n'ai pas une minute à perdre, soit pour monter la garde, soit pour charger des projectiles. »

Chartres, 30 septembre.

Nos communications avec Epéron et Maintenon sont interrompues.

Ces trois villes sont dans le département d'Eure-et-Loir, à l'ouest du département de Seine-et-Oise.

Il est probable que les Prussiens, pour opérer leur mouvement tournant, et pour se porter sur la route de Châlons, ont occupé Epéron et Maintenon, et qu'ils se sont rendus maîtres du chemin de fer.

Dreux, 30 septembre.

Un aéroplane est descendu ici avec des dépêches; il sera demain à Tours.

Tours, 30 septembre.

Indépendamment du décret relatif à la mobilisation de la garde nationale (voir le texte de ce document dans le n° d'hier) le Gouvernement met, par un décret, les francs-tireurs à la disposition du ministre de la guerre, et les astreint au régime disciplinaire de la garde mobile.

Les nouvelles de Paris sont bonnes. Le 3 % est à 53.25.

Un télégramme de Berlin, du 30, constate que la garnison de Metz et les troupes françaises, sous Metz, ne manquent pas de vivres, et qu'aucune épidémie ne sévit parmi elles.

LA FOI PRUSSienne

Jusqu'ici, les nouvelles prussiennes avaient été assez sincères; mais en voici une qui nous revient de Berlin, et qui fait plus que s'écarter de la vérité:

Ferrières 23 septembre.

« On pouvait observer mercredi, des hauteurs occupées devant Paris, que de fortes canonades et des feux d'infanterie ont eu lieu dans les rues de Paris. Jusqu'à présent, on n'a pu constater quels étaient les partis ou les troupes qui luttaient. »

Le mercredi dont il s'agit ici était le 21, et nous avons des nouvelles constatant la plus parfaite tranquillité à l'intérieur de Paris.

M. de Bismark aura, sans doute, vu cette émeute dans un rêve doré. On croit si facilement à ce que l'on désire!

Il suffit de lire le rapport de M. Lutz, aéroplane, que nous publions plus loin, pour savoir à quel point Paris est un contre l'ennemi commun.

Voici un nouvel incident diplomatique.

M. de Bismark vient d'adresser une circulaire diplomatique aux puissances, où il déclare qu'il n'a demandé ni Metz ni le Mont-Valérien, mais seulement Strasbourg et Verdun, pour faciliter, pendant l'armistice, l'approvisionnement des armées prussiennes.

Nous croyons savoir qu'en réponse à cette déclaration la délégation gouvernementale de Tours aurait communiqué aux cabinets européens une circulaire portant en substance que le rapport de M. Jules Favre est là, et que, si ce document a exagéré les demandes prussiennes, le chancelier de la confédération du Nord n'a qu'à les formuler avec netteté.

LA DÉFENSE NATIONALE

Tours, 29 septembre 1870.

Tours, 28 septembre.

La délégation du Gouvernement de la défense nationale arrête:

Le ministre de l'intérieur pourra accorder aux compagnies de francs-tireurs une solde.

Cette solde sera d'un franc pour les soldats et

caporaux, d'un franc vingt-cinq centimes pour les sergents, d'un franc cinquante centimes pour les sergents-majors et adjudants.

Les officiers de francs-tireurs, porteurs d'une commission régulière délivrée par l'autorité militaire, recevront une entrée en campagne d'une solde égale à celles des officiers du grade correspondant dans l'armée active.

La solde sera versée pour cinq jours dans les mains du commandant du corps ou du capitaine-major, dans les chefs-lieux de département, par les préfets, dans les chefs-lieux d'arrondissement, par les sous-préfets.

Les commandants des corps pourront, quand ils seront en campagne, trop éloignés des chefs-lieux de département et d'arrondissement, requérir des municipalités des rations de vivres; en échange, ils remettront des bons remboursables par le ministre de l'intérieur et ses agents.

Les membres de la délégation,
Ad. CRÉMIEUX, Al. GLAIS-BIZOT,
H. FOURNICHON.

BULLETIN DE LA GUERRE

Détails complémentaires.

Nous réunissons ici les renseignements détaillés qui nous sont transmis par lettres particulières ou que nous trouvons dans les journaux sur les faits qui nous ont été transmis sommairement par le télégraphe:

DANS L'ORLÉANAIS

Orléans, 27 septembre.

La préfecture a fait afficher ce matin l'avis suivant:

Huit heures du matin.

« Hier soir encore, des inquiétudes irrationnelles se sont propagées dans la ville. On avait à chaque instant vu arriver l'ennemi. Il n'y avait pourtant aucune crainte à avoir. »

« Voici les faits: »

« Une série d'engagements sans grande importance a eu lieu hier en Beauce, au nord de la forêt d'Orléans. Un instant, 350 Français, environ, turcos et dragons, ont été cernés par Bazoche par un régiment de lanciers prussiens. Des coups de fusils ont été échangés; on a envoyé aux nôtres des renforts, et ils ont pu se retirer en bon ordre. A quatre kilomètres d'Artenay, il y a eu également un petit combat de cavalerie, qui n'a cessé qu'à la nuit. On s'est retiré de part et d'autre; mais deux canons, habilement démasqués, ont fait beaucoup de mal aux ennemis. Le soir, nos troupes étaient tranquillement à Artenay et à Chevilly. »

« Pithiviers est toujours assez fortement occupé. D'autres troupes prussiennes se massent entre Pithiviers et Malesherbes. Montargis et Gien sont absolument libres; il n'y a pas d'ennemis à Puisseaux. »

« Tels sont les détails qui nous parviennent. »

« La population orléanaise peut être assurée que nous lui donnerons toujours fidèlement les nouvelles authentiques. Si jamais le danger approchait, elle saurait toute la vérité. »

EN SEINE-ET-MARNE

Les Prussiens, dont la présence avait été signalée à Nemours (Seine-et-Marne), n'ont pas occupé cette ville.

On nous rapporte que la colonne en marche de Fontainebleau sur Nemours, et qui devait, selon toute apparence, se diriger vers Montargis, s'est arrêtée à Bouron. Trois dragons sont venus en éclaireurs à Nemours; ils ont traversé la ville au galop. Au retour, un brave citoyen s'est jeté à la bride du cheval du dragon pour l'arrêter. Le dragon lui a tiré un coup de pistolet qui ne l'a pas atteint, et les trois Prussiens se sont enfuis. Une autre reconnaissance de l'ennemi n'a pas pénétré en ville, et dans la soirée de samedi, on apprenait à Montargis que la colonne ennemie s'était retirée avec précipitation.

Nemours, 26 septembre, 10 h., soir.

Francs-tireurs de la Nièvre ont surpris ce matin un poste prussien à la Chapelle-la-Neuve; ont tué un soldat et fait deux autres prisonniers, conduits aujourd'hui sur Novers.

Troupes ennemies arrivées de Fontainebleau.

La Chapelle-la-Reine, ont brûlé quelques maisons de ce village; elles arriveront peut-être à Nemours demain matin.

Melun est accablé de réquisitions. Les populations s'exaspèrent.

Fontainebleau, 27 septembre.

L'ennemi a complètement évacué Fontainebleau. Ce matin, la ville n'a été frappée d'aucune contribution de guerre, mais elle a dû supporter de lourdes réquisitions en vivres, fourrages et fournitures de toutes sortes.

Les forces ennemies, au nombre d'environ 5,000 hommes, qui ont traversé ou occupé Fontainebleau, appartiennent au corps du prince Albert. Celui-ci semble avoir passé, se dirigeant sur Malesherbes, où une partie des troupes l'ont suivi, tandis que le reste a pris la direction de Paris par Chailly.

PRISE DE TOUL

Neufchâteau, le 27 mars 1870.

Le sous-préfet au ministre de l'intérieur à Tours.

Une personne sortie de Toul depuis la capitulation me donne sur ces événements les détails qui suivent :

Vendredi, vers sept heures du soir, le feu de la place était éteint par une artillerie de 30 pièces ennemies, parmi lesquelles se trouvaient en majeure partie des pièces de 24 venues d'Allemagne, et des mortiers de 27. Les batteries de brèches étaient faites à 60 mètres de la place. Les ponts-levis de la porte de France étaient brisés.

En présence de cette situation et sur les instances répétées de la municipalité qui suppliait respectueusement qu'on évitât à la ville, qui a beaucoup souffert, les horreurs d'un assaut devenu inévitable et imminent (les Prussiens ont déclaré après la capitulation qu'il devait avoir lieu à 4 heures le lendemain matin), le commandant de la place, M. Huck, a fait arborer le pavillon parlementaire, et la capitulation a été signée le 24 à 4 heures du soir.

Les officiers ont été à leur choix fait prisonniers sur parole ou dirigés sur l'Allemagne. La garnison a été faite prisonnière de guerre. Les propriétés particulières seront respectées. Tout le matériel, les vins et les approvisionnements de toute sorte sont tombés aux mains de l'ennemi.

LES PROCÉDÉS FRANÇAIS

Le Journal d'Indre-et-Loire annonce qu'un paquet de lettres, à l'adresse d'officiers et de soldats prussiens, est tombé entre des mains françaises, à la suite d'une rencontre heureuse. Le paquet a été adressé à la délégation gouvernementale, à Tours. M. Crémieux a fait envoyer le paquet à M. de Bismark, sans l'ouvrir.

Nous sommes en mesure de confirmer le fait, qui n'a d'ailleurs rien que de conforme à la manière dont la France a toujours entendu la guerre.

Mais la délicatesse du procédé aura-t-elle été appréciée au quartier général prussien ?

Bataille de Villejuif

23 SEPTEMBRE

Voici une physionomie de Paris pendant la bataille si fructueuse livrée le 23 septembre à Villejuif, et dont la première nouvelle avait été portée à Lille par un pigeon voyageur :

Dans la soirée de jeudi, plusieurs batteries d'artillerie partaient des boulevards de Vaugirard et Arago, pour aller camper aux environs de Villejuif, où des troupes de ligne du corps de Vinoy se trouvaient déjà. On s'attendait à une action sérieuse dès le petit jour.

Pendant toute la nuit nos fantassins entretenaient des feux de peloton qui, s'ils n'ont fait aucun mal à l'ennemi, l'ont du moins empêché de se mettre en position ou de s'embusquer autour de nous, ainsi qu'il en a l'habitude.

A deux heures dix minutes, dans la nuit de jeudi à vendredi, tonnait le premier coup de canon de ces engagements partiels qui devaient se généraliser à l'aube. Plusieurs détonations sourdes, prolongées, répondirent à ce signal.

Nous nous dirigeons rapidement vers le Trocadéro, la nuit était claire et magnifiquement étoilée. La brume épaisse qui, vers trois heures, avait voilé l'horizon, s'était dissipée. Quelques rares lumières apparaissaient sur les toits de Clamart et de Meudon. La pyramide se détachait nettement sur le ciel, dans la grande échancre des bois.

A droite, la masse énorme du Mont-Valérien restait sombre. De ce côté, silence absolu. Nous revenons sur nos pas. De fréquentes détonations se font entendre vers le sud.

Nous repassons la Seine et montons vers la barrière d'Italie.

A l'angle de l'avenue de l'Observatoire et de l'avenue du Port-Royal, un groupe de gardes nationaux causent avec animation. Dans la soirée, les habitants de ce quartier ont vu passer de nombreux détachements de mobiles, d'infanterie et surtout d'artillerie. Pas de tambour, pas de clairon, les soldats cheminaient silencieux.

Nous remontons vers la barrière. « Halte-là ! » crient les sentinelles.

Nous revenons au quai Voltaire. Une vague lueur éclaire l'horizon. Les détonations deviennent plus fréquentes et plus distinctes. Plusieurs compagnies de mobiles montent la rue Bonaparte.

Nous partons pour Ivry. Le village est désert; toutes les portes sont fermées. Impossible d'arriver à la rue Saint-Frambourg, les factionnaires nous font rebrousser chemin.

De la petite route qui descend vers les fortifications et la gare, nous apercevons un détachement d'infanterie qui défile rapidement sur le chemin stratégique.

Plusieurs gardes nationaux nous affirment qu'on escorte des prisonniers prussiens.

La canonnade redouble d'intensité. De sept à huit heures, elle est aussi rapide que les détonations des mitrailleuses.

Cependant, autant qu'il est possible d'en juger à cette distance, le fort d'Ivry ne semble pas prendre une part très-active au combat.

Averti par des francs-tireurs que de grandes masses de Prussiens s'avançaient par Bourg-la-Reine et Villejuif pour passer entre les forts de Bicêtre et d'Ivry, le général Trochu avait fait marcher les troupes de Vinoy dans cette direction pendant la nuit. Ces troupes, opérant un mouvement tournant par Montrouge et Ivry, enveloppent les forces ennemies, qui, cernées entre cette muraille vivante et l'artillerie des forts, sont décimées dès la pointe du jour par notre artillerie. Jusqu'à présent nous étions surpris; à leur tour maintenant.

On ne parle pas moins de 20 ou 30,000 Prussiens mis hors de combat. Les mitrailleuses en ont couché par terre des rangs formidables.

A neuf heures et demie, la canonnade cessa, pour reprendre vers dix heures, du côté de Meudon, avec une violence extrême! Des décharges de mitrailleuses éclataient par intervalles, ébranlant l'espace.

LE SECOND BALLON DE PARIS

RAPPORT DE M. LUTZ.

Je suis parti de Paris dimanche 25 courant, à dix heures et demie du matin, en ballon. Temps splendide, mais pas de vent. Obligé de monter pour chercher un courant. Absence de courant dans les régions élevées (4,500 m.); obligé de redescendre pour chercher entre 800 et 1,000 m. Trouvé un faible courant; mais, pour se maintenir, perte de lest. Chargé de quatre sacs de dépêches, je n'avais que peu de lest. Plané sur le Mont-Valérien environ 30 minutes. Repris par un léger courant, j'ai pu gagner la forêt de Saint-Germain, que j'ai traversée par le milieu à peu près. Plané sur la plaine qui précède Triel; plus de lest, chute rapide. Obligé de lancer par-dessus bord banquettes, accessoires. Continue à tomber. Obligé de laisser tomber les sacs de dépêches. Je me relève un peu. Je laisse tomber le guide-Rapp. Des paysans ont vu tomber les sacs; ils se sont empressés de courir les ramasser pour les soustraire à l'ennemi, dont les lignes étaient à quelques minutes seulement. Je traverse la Seine près de Varnouillier. J'ouvre la soupape. Les paysans s'emparent du guide-Rapp et se conduisent comme de braves et dignes enfants de la France. Je laisse tomber l'ancre, et j'opère une heureuse descente.

Je remets immédiatement ce qui me restait de dépêches à quelques hommes, qui s'empressent de les porter à la poste de Meulan. Rien de perdu. Voyage périlleux, mais point d'accidents.

Les mêmes paysans qui ont aidé ma descente m'emportent plutôt qu'ils ne me conduisent chez le curé, où j'ai été travesti en un clin d'œil en toucheur de bœufs d'une belle venue.

J'avais apporté trois pigeons voyageurs. J'en ai renvoyé deux à Paris, et laissé des instructions pour le troisième à M. Bonnet, notaire, fils du maire de Triel. On m'engage à partir aussi rapidement que possible. Je prends une gorgée de vin, et je file sur Triel. Je traverse la Seine en bachot. Le maire avait fait préparer une voiture; je m'y installe, et nous filons ventre à terre sur Meulan, où déjà les dépêches étaient arrivées, et où l'on faisait lecture de l'un des numéros du *Moniteur* que j'avais apporté. Sans m'arrêter, je continue sur Mantes, où je suis obligé de laisser ma voiture. Plus de ponts nulle part; je suis obligé de passer la Seine avec une barque. A Mantes, j'ai vu le maire. Le sous-préfet s'est empressé de fuir, sous prétexte de quelques coups de canon dont le bruit l'importunait. On l'a pas revu. Je requiers une voiture, que le commissaire de police découvre

à grand-peine, tant on a peur de se compromettre aux yeux de la Prusse en aidant un commissaire délégué du gouvernement de la défense nationale. Je file sur Evreux, où j'arrive à trois heures du matin, mourant de faim et de froid. Le garçon de l'hôtel du *Grand-Cerf*, où je demande une chambre, me répond qu'on ne m'endie pas à pareille heure. Je ne comprends pas; mais, en cherchant ma poche pour y prendre un louis, je sens la blouse déguenillée dont j'étais affublé, et je comprends. Je fais voir mon louis; on consent à me recevoir. Je vais donc pouvoir manger et dormir un peu. Je demande un morceau de viande froide. Les scrupules du garçon le reprennent, et je ne peux rien obtenir, sinon un morceau de fromage et une bouteille de vin. J'engloutis le tout; et, à force de mignardises au garçon, il me découvre un morceau de dinde froide.

Je rédige une dépêche et je me couche enfin à 5 heures du matin; à 7 heures, j'ai fait prévenir le préfet, qui s'est rendu chez moi. Nous causons, et je lui remets une dépêche, qui était publiée un quart-d'heure après.

Je fais venir un tailleur, un chapelier, un chemisier et je finis par me reconnaître; le garçon, le maître, toute la maison saluait bas après la visite du préfet.

Nos mobiles ont eu jeudi dernier à St-Denis, à Villejuif et à Meudon de sérieux engagements; ils ont été de vrais soldats républicains. Ils ont pris 10 canons, 2 mitrailleuses et mis hors de combat environ 12,000 hommes à l'ennemi. Pertes insignifiantes chez eux; ils avaient eu le talent d'amener l'ennemi sous le feu des canons servis par l'artillerie de marine.

J'ai pu remarquer, à ma grande surprise, que tous les campements prussiens étaient déserts. Où peuvent-ils être allés? Nos pigeons ont informé Paris.

Le ministre des travaux publics, M. Dorian, prétend qu'on peut à la rigueur se passer de tabac; en conséquence, il s'est emparé de la manufacture des tabacs, où il fait confectionner 1 million et demi de cartouches par jour.

Il a établi des ateliers de mitrailleuses, dont il a confié la direction au capitaine d'artillerie Potier, en même temps que la formation de compagnies de mitrailleurs.

Le gouvernement a fait distribuer les bastions en secteurs. Deux secteurs par bastion, avec affectation spéciale au bataillon de la garde nationale sédentaire. Si on bat la générale, chaque bataillon sait où il doit se rendre: un ordre parfait en résulte. Il a promis des chassepots à ceux qui seront bien sages. Tous en auront.

Il a fait essayer les pompes à pétrole (à la Murette); c'est effrayant. On a blindé, au moyen de sacs de terre, toutes les fenêtres du Louvre, et on continue pour les autres monuments. Ordre admirable; mais il ne faudrait pas parler de paix: on serait écharpé en un clin d'œil. Les dispositions sont telles aujourd'hui, qu'on ne se contente plus de mourir en s'ensevelissant sous les ruines de Paris, on prétend qu'ils ne prendront rien, qu'ils ne feront pas de ruines et qu'ils ne retourneront pas en Prusse, les Prussiens.

Les Parisiens ont décidé qu'ils châtieront l'arrogance de ces messieurs, et je suis convaincu qu'ils le feront. Du reste, des lettres trouvées sur des Prussiens, trois expriment un découragement profond. On leur avait promis une ville livrée à l'émeute par la populace, et ils trouvent une ville digne des temps antiques.

Si, maintenant, les départements envoyaient tout ce qu'ils ont de disponible en hommes, bien ou mal armés, ce serait fini en quelques jours.

Les Prussiens pris entre Paris et les départements, seraient broyés. Comme ce n'est maintenant qu'une affaire de jours, les hommes envoyés par les départements pourraient se contenter de couper les routes au moyen de tranchées de 4 mètres de largeur sur 4 mètres de profondeur. La terre relevée formerait de bons épaulements, par dessus lesquels ils pourraient contempler les Prussiens manquant de tout. C'est ainsi que sont commencées les barricades à la naissance des rues, au chemin de ceinture.

Lutz (du Rhône),
Commissaire délégué du gouvernement,
de la défense nationale.

NOUVELLES DE LYON.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
PRÉFECTURE DU RHÔNE.

DÉPÊCHE OFFICIELLE.

Tours, 30 septembre, 7 h. 40, soir.

Le Gouvernement au Préfet de Lyon.
« Le Gouvernement de la défense nationale donne pleins pouvoirs à M. CHALLEMEL-LACOUR, Préfet de Lyon, sous sa responsabilité, de prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer l'ordre et la paix publique. »

Ad. CRÉMIEUX, Al. GLAIS-BIZON.

Une grande revue aura lieu très-prochainement. Elle réunira toute l'armée présentement en formation à Lyon: infanterie, cavalerie, garde mobile et garde nationale.

Cette fête civique empruntera une grande solennité à la gravité des circonstances présentes.

1,200 hommes du 77e de ligne sont arrivés à Lyon hier matin et en sont repartis hier soir.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DU RHÔNE

DEFENSE NATIONALE

Formation de la première Légion de marche

Recrutée parmi les hommes âgés de 25 à 35 ans

Le Préfet du Rhône, commissaire extraordinaire du Gouvernement,

Vu le décret en date du 28 courant, lui conférant plein pouvoir pour organiser la défense nationale;

Vu la loi du 10 août 1870;

Considérant que la Patrie est en danger,

ARRÊTE :

Art. 1er. — Il sera procédé immédiatement à la formation d'une première légion de marche, recrutée parmi les hommes âgés de 25 à 35 ans, non mariés ou veufs sans enfants.

Art. 2. — A cet effet tous les hommes de la ville de Lyon (Rhône), dans ces conditions sont mis en demeure de se rendre aux lieux de réunion désignés aux tableaux ci-dessous, aux jours et heures également indiqués.

Là, en présence des membres du conseil général et d'arrondissement et des maires des communes, un délégué du préfet choisira le nombre d'hommes qu'il conviendra pour constituer cette Légion.

Art. 3. — Les détachements formés par les hommes désignés, seront dirigés immédiatement dans les bâtiments où ils devront être casernés.

Art. 4. Les hommes qui ne se rendraient pas à cet appel, seront poursuivis sans délai, conformément aux lois militaires.

Art. 5. — Les citoyens Maires sont invités à faire afficher, publier, et au besoin notifier le présent arrêté.

Art. 6. — Le citoyen CELLER, colonel de la légion en formation, est chargé d'en assurer l'exécution.

Le préfet du département du Rhône,
Commissaire extraordinaire de la République.

P. CHALLEMEL-LACOUR.

Cours Napoléon. Dimanche, à 9 heures du matin. Premier et deuxième arrondissements.

Cours Napoléon. Dimanche, à 2 heures après-midi. Troisième et sixième arrondissements.

Boulevard de la Croix-Rousse. Lundi, à 9 heures du matin. Quatrième arrondissement.

Quai Jayr. Lundi, à 2 heures du soir. Cinquième arrondissement.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CONSEIL MUNICIPAL DE LYON.

Le Conseil municipal de Lyon,

Vu l'article 1er de l'arrêté préfectoral du 11 septembre 1870, ainsi conçu :

« Tous les habitants de la ville de Lyon, propriétaires de puits, devront les faire caver immédiatement, et même les faire approfondir si cela est nécessaire, pour arriver jusqu'à la nappe d'eau saine. Les pompes de ces puits seront mises en état. »

Arrête :

Un délai de quinze jours est accordé aux propriétaires de puits ou citernes, pour les faire assainir, curer, caver, et même approfondir, si besoin est.

Ce délai expiré, les opérations susdites seront faites, aux frais des contrevenants, par les soins de l'autorité qui se réserve de les poursuivre conformément aux lois.

Lyon, le 30 septembre 1870.

Le maire de Lyon,
HÉNON.

Plusieurs journaux ont annoncé que M. le docteur Niepce, attaché au 14e corps d'armée, aurait été tué sous les murs de Paris.

M. le docteur Niepce, loin d'avoir péri, a été appelé à Lyon, pour y faire partie d'une ambulance en voie de formation.

Son fils est aux ambulances de Metz, et a donné de ses nouvelles par l'un des ballons lancés dans cette ville.

Un pauvre enfant, hier matin, près d'une maison en démolition, rue du Palais Grillet, est tombé dans les décombres, d'une très-grande hauteur, et en a été retiré dans un état déplorable.

Le manque de clôture a été cause de cet accident qui, fort heureusement, ne sera pas mortel.

LES PRUSSIENS EN MARCHÉ VERS LYON

Les premiers dans la presse nous avons jeté l'alarme.

Il y a huit jours nous avons dit : « Les Prussiens se disposent à franchir le Rhin avec une armée de 400,000 hommes et marchent sur Lyon. »

Cette grave nouvelle n'a pas tout d'abord été prise au sérieux; mais aujourd'hui les renseignements abondent: Lyon est très sérieusement menacé.

La capitulation de Strasbourg augmente le danger; il faut se mettre en mesure de résister victorieusement.

Nous ne sommes plus aujourd'hui les seuls à parler des devoirs qui incombent à Lyon. Sous le titre: *TENEZ-VOUS PRÊTS*, le *Salut public* contient l'article suivant:

Des nouvelles sûres nous arrivent de l'Alsace. La Prusse, depuis que Paris s'est montré si vaillamment disposé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, s'est mise, de son côté, en mesure de compléter l'ondation d'hommes qu'elle a lancée sur la France.

La levée qui s'opère en ce moment en Allemagne comprend les jeunes gens depuis seize ans et les hommes faits jusqu'à cinquante-cinq ans. En d'autres termes, tous les bras valides seront occupés à porter le fusil et à semer sur notre sol déjà si malheureux la dévastation et la ruine.

Déjà la première colonne qui a paru dans le Haut-Rhin, il y a une dizaine de jours, se composait de guerriers et de vieillards de 17 à 18 ans.

Les Prussiens sont-ils grisés par la victoire et se flattent-ils de nous amener à merci en nous accablant sous le nombre, ou bien, ce qui est encore très possible, se sentent-ils dans la nécessité de tenter un dernier effort en vue de se garder contre un échec sérieux qu'ils pourraient éprouver sous Paris? Nous ne le savons. Mais ce qui est bien certain, c'est que les dépêches de source prussienne publiées par les journaux anglais, signalent le passage à Carlsruhe de 65,000 hommes destinés à envahir le Haut-Rhin, puis à descendre sur Lyon.

Nous ne croyons qu'à moitié à ce renseignement, parce qu'il leur faudrait une dose extraordinaire de présomption pour envoyer un corps d'armée qui serait chargé de prendre Belfort, d'assiéger Besançon et de marcher sur Lyon. Ils ne seraient plus ni nombreux, ni dangereux en arrivant sur le plateau de la Bresse.

Mais ce détail à part, nous avons à compter avec la nécessité pour l'ennemi d'appuyer son mouvement sur Paris par le pillage des contrées de l'Est et du Sud-Est. Ainsi, sans aller plus loin que Mulhouse et les confins des Dombes, ils trouveront dans le Haut-Rhin les récoltes en vin, en choux, en pommes de terre, etc., à leur discrétion. Ils auront là de quoi vivre un mois, et ce ne sera pas du luxe, maintenant que le Bas-Rhin est dévasté et réduit à la famine.

Prenons-y donc bien garde! Soit que nous les voyions venir jusqu'ici, soit qu'ils s'arrêtent dans l'Alsace, ils commettront de nouvelles déprédations qu'il est de notre pressant intérêt d'empêcher.

Ne perdons pas de temps. Nous n'avons déjà que trop été détournés de notre grand et suprême devoir par les manœuvres d'agents prussiens, qui ont cherché à propager le désordre à

Lyon, depuis près d'un mois, dans un but trop connu aujourd'hui.

N'attendons pas que les Allemands soient sous nos murs. Allons au-devant d'eux. La formation de l'armée de Lyon doit être activée avec une célérité fébrile, pour que des corps puissent être détachés et envoyés dans le Haut-Rhin y combattre l'invasion annoncée, et surtout pour que toutes les troupes échelonnées d'ici à Belfort, du côté de la Franche-Comté ou de la Bourgogne, se sentent vigoureusement appuyées.

Nous espérons que l'unité de direction qui sera, dès à présent, imprimée aux préparatifs par l'unité dans le pouvoir, réparera les délais que de fâcheuses circonstances nous ont imposés.

Il est d'autant plus urgent que la haute Alsace soit secourue, que, depuis Colmar jusqu'à Mulhouse, tous les centres de population ont envoyé leurs enfants valides — même les fils aînés de veuves — s'engager soit à Belfort, soit à Vesoul. Ils échappent ainsi aux levées des Prussiens; mais, d'autre part, les villes et les bourgs sont complètement à la merci des envahisseurs, et les bois étendus, dont ces contrées sont couvertes aideront puissamment ceux des belligérants qui les occuperont les premiers.

En résumé, l'Alsace nous appelle. Elle a besoin de notre concours; et c'est ce côté, croyons-nous, qui réclame notre effort militaire, le reste de la France héritant de la tâche d'aider Paris dans sa défense.

L'ennemi nous menace, d'un peu loin encore; empêchons-le d'arriver, et, pour cela, armions-nous, unissons-nous, tenons-nous prêts.

Toulon, 29 septembre.

Monsieur,

L'article de votre numéro du 29, intitulé: *la situation*, est écrit par un militaire; il est excellent.

Ne taisez pas mon nom, si vous voulez, il est connu de plus de 1,500 officiers dont j'ai été le professeur à Saint-Cyr. Ce n'est pas un article scientifique que je vous adresse, c'est un cri du cœur.

A Belfort! à Belfort!

Il est peut-être déjà trop tard.

TROIS trouées ont été faites par les Prussiens dans nos frontières en 1815:

1° Sur la Sarre;

2° A Wissembourg, en nous enlevant Landau;

La troisième, à Belfort.

Battus sur la Sarre; battus à Wissembourg, laisserons-nous la troisième porte ouverte?

Veillez, vous qui prenez en main la défense de la France.

Officiers de l'armée de Lyon, regardez vers les Vosges: Langres et Belfort, voilà vos deux objectifs.

Ce ne sont pas des restes de Lyon que vous défendez Lyon et la France.

La vraie défense de Lyon est à Belfort; ce sont nos thermopyles, Lyon est le réduit de la position; bien comprise, cette position est admirable.

Si ce pauvre Théophile Lavallée, mon maître et le vôtre vivait encore il vous crierait comme moi: veillez sur Belfort et rien n'est perdu.

Si vous laissez passer la trouée de Bel-

fort, il faudra du coup reculer sur le Rhône.

Vous êtes prévenus.
F. MASSIOT,
Ancien professeur-adjoint d'art et d'histoire militaires à Saint-Cyr.

LA GUERRE DE PARTISANS

....., le 29 septembre 1870.

Monsieur le Directeur,

Dans les circonstances malheureuses où se trouve réduite notre belle et chère patrie, il n'est pas un homme de cœur qui n'ait songé aux moyens d'en finir avec nos insolents ennemis. Je suis loin de me croire habile stratège; mais le bon sens peut aussi avoir ses inspirations. Nuit et jour je suis occupé à faire et à défaire, à défaut d'autre chose, des plans de campagne. Tout le monde en est là, du reste; voici donc le mien, vous en ferez l'usage qu'il vous plaira d'en faire.

Avant tout, il faudrait empêcher l'ennemi de se ravitailler. Pour atteindre ce but, il me semble que de nombreux corps de francs-tireurs jetés partout autour de l'armée qui assiège Paris, l'auraient bien vite réduite aux abois. Je connais Paris, je suis sûr qu'il se défendra, que seul il suffira à tenir tête aux Prussiens, quelque nombreux qu'on les suppose. Que les francs-tireurs au dehors attaquent sans cesse, se replient toujours, pour revenir encore. Toutes les haies, tous les chemins creux, tous les arbres en un mot, doivent devenir tout de points redoutables à l'ennemi. Tout homme, qui s'écartera des gros bataillons, doit être un homme mort. Les guerres et des campagnes se feront vite à cette guirlande iron, eux aussi, à l'affût des Prussiens, comme ils allaient auparavant à l'affût du gibier.

Ne vous semble-t-il pas que cette première partie de mon plan est d'une réalisation non-seulement possible, mais facile?

Voici la seconde: Ne pourrait-on hâter la formation de l'armée de Lyon? Qu'on mette à la tête un homme résolu, bon Français et franc patriote, nous n'en manquons pas, Dieu merci, et qu'on se hâte de courir débloquer Metz, le seul rempart de la France au nord, maintenant que Strasbourg a succombé.

Coupée de sa base d'opérations, harcelée par les corps légers répandus sur ses flancs, poussée l'épée dans les reins par l'armée de Paris et par les Parisiens, avides de venger l'outrage fait à leur superbe ville et à la France entière, l'armée Prussienne ne serait-elle pas détruite jusqu'au dernier homme?

Ces pensées me poursuivent et me tourmentent. Si vous jugez que ces lignes contiennent une indication utile, vous pouvez les publier. Je vous prierais seulement de ne les signer que de mes initiales. Qui sait, si ma qualité connue ne leur ôterait pas une partie de leur crédit? Il y a des gens, vous ne l'ignorez pas, qui ne peuvent s'habituer à croire, que sous la pacifique robe du professeur de nos écoles, il y a un cœur qui bat vite et fort, tout ému des malheurs inouïs de la patrie commune.

M. D.

Notre correspondant de Tours nous a annoncé la formation des corps vendéens avec l'autorisation du gouvernement, sous le commandement de M. Cathelineau.

Voici les lettres d'adhésion adressées par MM. Crémieux et Laurier:

Tours, 28 septembre 1870.

Chers préfets,

Laissez à Cathelineau, à Stofflet et Queriaux, la mission qu'ils se sont donnée et que nous avons approuvée. Il ne s'agit en ce moment que de faire la guerre aux Prussiens, laissons toutes les opinions se réunir pour libérer notre sol sous le drapeau de la France.

Les Prussiens vendéens ne sont aujourd'hui qu'un souvenir de notre histoire, et vous comprenez facilement, vous et nos chers amis républicains, l'abîme qui sépare l'héritier prétendu du trône divin et notre beau drapeau de la révolution.

Ne contrariez donc pas nos Vendéens de 1870. Que nos concitoyens s'unissent et marchent ensemble sous nos couleurs nationales: ne nous fâchons pas de ce que des Français catholiques invoquent la sainte Vierge pendant que des Français libéraux invoquent la sainte liberté.

Ad. CRÉMIEUX.

Tours, 28 septembre 1870.

Mon cher Henri,
Mon cher Guépin,

En présence des Prussiens, il n'y a plus de parti, il y a la France.

Monsieur de Cathelineau nous donne sa parole que son concours est loyal, dévoué à la patrie sans arrière-pensée.

Accueillons ce projet, et au lieu de nous en défier, faisons lui tête.

A vous.

C. LAURIER.

LA DISCIPLINE

Tours, le 26 septembre.

A MM. les généraux commandant les divisions et subdivisions territoriales et actives; les chefs de corps de toutes armes de l'armée active; les chefs de corps de la garde nationale mobile.

Messieurs,

Des rapports qui m'ont été adressés me signalent des actes d'indiscipline chez les inférieurs, et chez les supérieurs des défaillances dans le commandement.

Il importe, dans un moment où la France est appelée à déployer toute son énergie pour chasser l'étranger, que l'armée donne l'exemple de la discipline, et que les diverses autorités militaires, ainsi que tous ceux qui exercent un commandement quelconque, exigent et obtiennent de leurs subordonnés le respect le plus complet et l'obéissance la plus absolue.

Pour atteindre ce résultat, les chefs de tous grades ne doivent pas hésiter à signaler les infractions commises par leurs inférieurs, afin que, s'il y a lieu, ceux-ci soient livrés à la juridiction militaire.

Il me paraît, d'ailleurs, utile de remettre d'une manière spéciale, sous les yeux de l'armée, les peines attachées aux crimes et délits militaires. Je désire donc qu'il soit exactement donné lecture, ainsi que le prescrit le règlement, aux troupes sous vos ordres, de la nomenclature de ces peines, laquelle est, du reste, insérée dans le livret de chaque homme.

Je vous rappellerai qu'aux termes de l'article 11 de la loi du 1er février 1868, la garde nationale mobile est, dès sa mise en activité, assujettie à la discipline et aux lois militaires. La même lecture devra donc être faite aux troupes de la garde nationale mobile.

Je ne saurais trop insister, messieurs, sur

Feuilleton du 2 Octobre 1870

Notre ami Nadar n'est pas seulement un artiste plein d'originalité, un patriote exalté, qui dirige avec une adresse admirable le service des ballons du siège de Paris, c'est encore un écrivain distingué.

A ce dernier titre nous reproduisons le feuilleton suivant, qui est une des bonnes pages de ce temps-ci:

LA MORT DE DUPUYTREN

Dupuytren, dans une science de faits, fut un homme d'action. On eut à admirer chez lui moins le génie de l'invention théorique qu'une prodigieuse faculté d'application.

Ses découvertes scientifiques, malgré leur nombre et leur importance, ne permirent pas de le placer même à côté des J.-L. Petit, des Pott, des Desault; tandis que cette merveilleuse faculté avec laquelle il se jouait des cas les plus graves, cette fécondité de ressources au milieu des complications désespérées; cette admirable promptitude de coup d'œil, cette infailibilité de jugement et de main, firent de lui le premier praticien dans une

science où la pratique marche sur la même ligne que la théorie.

On peut croire que son caractère dut se ressentir de la nature spéciale des travaux auxquels son génie l'avait destiné.

L'homme qui avait chaque jour entre ses mains puissantes la vie de tant d'hommes, celui dont les arrêts étaient sans appel, ne pouvait faire grand cas de cette pitié et pitoyable humanité qu'il voyait de si près être si peu de chose. Le cœur s'habitue d'ailleurs à voir souffrir.

Pour ces hommes d'élite qui prennent leur art de si haut, pour ces maréchaux de la science, les existences isolées ne peuvent être que comme des soldats qu'il faut, dans l'occasion, sacrifier pour gagner quelque grande bataille.

Plus qu'aucun autre peut-être, il faut le dire malgré le respect dû à un si grand nom et à une pareille tombe, Dupuytren se laissa aller à considérer la vie et les choses humaines avec un profond et triste dédain.

Son caractère était dur, froid, despotique. Il reportait dans le monde, dans ses relations extérieures, cette rigoureuse et

impitoyable inflexibilité qui faisait trembler à son hôpital ses élèves et ses subordonnés.

Des exagérations populaires racontent des actes sanglants de ce mépris souverain qu'il avait pour l'humanité, et il nous en coûterait à nous-même de rapporter ici des faits dont notre mémoire fidèle n'est que trop remplie.

Ses confrères étaient blessés de son orgueil et de ses prétentions à une domination exclusive. La retraite de Pelletan, auquel il devait peut-être plus que des égards, retraite qui fut provoquée par lui, raviva et spécialisa ces antipathies. Au reste, lorsque MM. Orfila, Larrey, Pariset, Bouillaud, Royer-Collard, etc., prononcèrent sur sa tombe encore ouverte le plus magnifique éloge du père de la chirurgie moderne, aucun d'eux n'osa aller plus loin et accorder même un de ces éloges banals, tout formulés d'avance, aux sentiments privés, — vertus du foyer, douces et affectueuses, — de l'homme que la mort venait de frapper.

On regrettait Dupuytren: personne ne le pleura.

Poussant jusqu'aux dernières limites

ses doctrines absolues de positivisme, Dupuytren s'acharna avec la plus excessive ténacité contre ce qu'il appelait les utopies spéculatives, chaque fois qu'il trouva à les combattre, sous quelque forme que ce fût.

Par degrés son antipathie devint de l'exécration. Sa haute position à la cour de la Restauration lui arracha bien pourtant quelques concessions à ses principes si irrévocablement arrêtés.

On connaît le mot du duc de Maillé. A une messe célébrée à la chapelle du château de Saint-Cloud, Dupuytren laissa tomber avec fracas, au moment de l'élevation, son volumineux livre d'Heures, garni d'épais fermailles. Mme la duchesse d'Angoulême dit en levant les yeux:

— Voici M. Dupuytren qui perd ses Heures.

— Mais qui ne perd pas son temps, répondit le duc de Maillé.

Mais cette dissimulation à laquelle Dupuytren se résignait, sans qu'il parût d'ailleurs beaucoup lui en coûter, ne fit qu'irriter et accroître encore sa haine vigoureuse contre des idées qui n'étaient

les recommandations qui précèdent, et auxquelles j'attache une très grande importance. Les résultats qui d'ordinaire peuvent s'obtenir par un effet continu, atteints. Il faut que chacun trouve, dans son initiative, dans le sentiment de son devoir, dans son dévouement à la Patrie, les moyens d'arriver au but que se propose la présente circulaire.

Recevez, messieurs, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le vice-amiral, ministre de la guerre par intérim,

FOURRICHON.

LA NOUVELLE TACTIQUE

Nous lisons dans une lettre écrite de Corny, devant Metz, et publiée par le *Journal de Genève*, une appréciation de la campagne de 1870.

La tactique rendue nécessaire par les engins de destruction inventés depuis quelques années y est clairement expliquée :

On pouvait supposer à priori que l'emploi des chemins de fer, du télégraphe, joint à l'introduction, dans les armées, d'armes de précision et de canons à longue portée, devait avoir pour conséquence de modifier assez profondément les règles de la stratégie et celle de la tactique. Il était impossible, en effet, de conserver, en présence de ces innovations, l'attaque en colonnes serrées, offrant une prise terrible au feu de l'ennemi.

Ce bélier humain, comme on a appelé de semblables colonnes, a fait son temps et doit être relégué au rang des antiquités. C'est ce que notre état-major, sous la direction intelligente de Moltke a eu le talent de comprendre avant ceux des autres armées. Il a posé les principes d'une nouvelle tactique, à laquelle il a dû les victoires de 1866, et surtout celles de 1870. Ce qu'il y a de nouveau dans cette tactique, c'est l'ordre de bataille étendu, tendant toujours à envelopper l'adversaire. Le mouvement en avant ne se fait jamais sur une seule route, mais sur plusieurs routes parallèles et assez rapprochées les unes des autres pour que l'on puisse toujours se donner la main en cas d'attaque. On tâche de dépasser l'adversaire et de le tourner, s'il est possible. On se garde de concentrer de grandes masses sur un petit espace. Les armées qui s'avancent ainsi sur un front étendu doivent être en communication permanente les unes avec les autres, et être toujours prêtes à se réunir sur le champ de bataille désigné. Cette tactique permet aux différentes armées d'attaquer selon le terrain; elle ne présente jamais à l'ennemi ces lignes profondes, où le boulet cause de si terribles ravages. Mais elle le tient toujours sous la menace d'une redoutable attaque concentrique et de feux croisés.

Ce système ne peut réussir qu'à la condition que les chefs aient une connaissance parfaite du terrain, et qu'ils aient leurs hommes entièrement dans leurs mains. Les armées allemandes viennent de prouver qu'elles possédaient au plus haut degré ces deux qualités essentielles.

Cette stratégie et cette tactique se sont montrées dans toute leur puissance, à Werth d'abord; puis dans la bataille de Gravelotte, où les Saxons ont refoulé devant eux l'aile droite de l'armée française qu'ils avaient débordée;

à Sedan, enfin, où elles ont amené une capitulation inouïe dans l'histoire, car la capitulation d'Ulm n'était qu'un jeu d'enfants à côté de cette reddition de 80,000 hommes, avec toute leur artillerie.

C'est grâce à cette supériorité intellectuelle, prouvée par une stratégie et une tactique d'une habileté consommée, que l'armée allemande a triomphé de la supériorité d'armement et de la bravoure incontestable de l'armée française, inférieure seulement en tactique et en discipline.

Nous pouvons faire notre profit de ces indications. Les allemands marchent avec une précision mathématique; ils sont supérieur en nombre; leur artillerie est effroyablement nombreuse; n'oublions rien de tout cela; empêchons leur réunion, coupons leur marche, déjouons leur tactique, en un mot, par une guerre incessante, par une guerre de partisans, acharnée, cruelle, terrible.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Saint-Petersbourg, 29 septembre.
L'empereur de Russie a reçu M. Thiers.

Le gouvernement de la défense nationale décrète :

Article 1er. — L'article 75 de la Constitution de l'an VIII est abrogé.

Sont également abrogées toutes autres dispositions des lois générales et spéciales ayant pour objet d'entraver les poursuites contre les fonctionnaires publiés de tout ordre.

Art. 2. — Il sera ultérieurement statué sur les peines civiles qu'il peut y avoir lieu d'édicter, dans l'intérêt public, contre les particuliers qui auraient dirigé des poursuites contre des fonctionnaires.

Une circulaire adressée de Tours le 30 septembre, par le directeur général des lignes télégraphiques aux inspecteurs des départements et à tous les bureaux télégraphiques, est ainsi conçue :

Le gouvernement de la défense nationale considérant que le service de la télégraphie est absolument indispensable et ne peut être entravé sans grand dommage pour la défense nationale et pour l'intérêt public, décrète :

Article unique. Les agents et employés des lignes télégraphiques sont exemptés, pendant la durée de la guerre, de tout service militaire, soit dans l'armée, soit dans la garde mobile, soit dans la garde nationale sédentaire.

Berlin, 30 septembre.

Le *Moniteur* dément le bruit du rappel du ministre prussien à Bruxelles.

Le *Journal de Saint-Petersbourg* dément formellement l'achat d'un navire cuirassé américain, la concentration de troupes à l'Ouest et l'appel de M. Ignatieff à Saint-Petersbourg. Il soutient que la Russie a toujours loyalement soutenu la politique de la paix.

Un voyageur qui arrive de Russie nous apprend qu'à la nouvelle du désastre de Sedan,

la colonie allemande résidant à Saint-Petersbourg ayant jugé à propos d'illuminer, en fut empêchée par ordre exprès de l'empereur Alexandre, qui envoya en toute hâte un de ses aides-de-camp lui signifier cette défense de bon goût.

Le paquebot des Messageries *l'Alissus* a mouillé sur rade de Toulon, venant de Civita-Vecchia, avec 950 militaires de l'armée au service du pape, ce qui porte à environ 1,600 les soldats déjà arrivés dans le port de Toulon depuis la capitulation de Rome. Ces troupes seront dirigées dans le plus bref délai, croyons-nous, en face de l'ennemi.

L'EFFECTIF DE L'ARMÉE ALLEMANDE

En présence des bruits exagérés qui ont couru sur le chiffre des armées allemandes en France (quelques journaux parlaient d'un million de soldats), on ne tirerait pas sans intérêt les données suivantes, empruntées au travail d'un officier autrichien, publié dans un journal de Vienne. L'auteur de ce travail cherche également à prouver que les ressources militaires de l'Allemagne sont loin d'être épuisées par les efforts qu'elle a faits jusqu'à présent.

La situation est extrêmement grave; la France doit faire un héroïque effort; il faut qu'elle connaisse la vérité et toute la vérité, afin qu'elle n'ait pas une minute de répit et qu'elle se lève avec l'ardeur du désespoir.

Voici ce travail :

Chaque corps de l'armée de la Confédération du Nord compte deux divisions, composées chacune de 12 ou 13 bataillons d'infanterie, d'un régiment de cavalerie, de deux batteries légères à pied et de deux batteries à pied de gros calibre. Il faut ajouter à cela l'artillerie de réserve, composée de deux batteries légères à pied, de deux batteries à pied de gros calibre, de deux batteries à cheval et de 6 pièces, plus un bataillon de pionniers, un du train et une colonne de pontons.

La force normale d'un de ces corps s'élève à 34,313 hommes combattants et non-combattants, et en prenant seulement les combattants, de 25,798 hommes d'infanterie, 1,259 hommes de cavalerie et 84 canons. Seuls, deux corps d'armée sont plus forts : le 12e corps (Saxe) compte 40,400 hommes combattants et non-combattants; dans ce chiffre, il y a 29,918 fantassins, 3,812 cavaliers et 90 canons, et le corps de la garde : 42,828 hommes, ou 29,918 fantassins, 5,067 cavaliers et 90 canons.

La 25e division (Hesse) compte 14,900 hommes et 56 canons.

Les régiments de cavalerie qui ne sont pas adjoints aux divisions d'infanterie forment 6 divisions de 6 régiments et 2 batteries composées chacune de 4,438 hommes et 12 canons.

Les Bavaïrois forment deux corps d'armée et un corps de cavalerie de réserve.

Les Wurtembergeois forment une division de campagne : il en est de même des Badois.

L'effectif des corps des armées allemandes du Sud est à peu près le même que celui des corps de l'armée fédérale.

Or, au commencement de la guerre, la 1re armée, sous les ordres du général Steinmetz, se composait des 1er, 7e et 8e corps et des 2e et 3e divisions de cavalerie; la 2e, sous les ordres du prince Frédéric-Charles, de la garde, des 2e, 3e, 4e, 9e, 10e et 12e corps et des 5e et 6e divisions de cavalerie. La 3e, sous les ordres du prince royal de Prusse, des 5e, 6e et 11e corps fédéraux, des deux corps bavaïrois, des 2e et 4e divisions de cavalerie fédérale avec la division de cavalerie bavaïroise, et les contingents badois et wurtembergeois.

Voici maintenant l'effectif de ces différentes armées :

1re armée : 75 bataillons, 72 escadrons et 282 canons, soit 111,815 hommes; en en déduisant les non combattants, il rest 77,394 fantassins et 11,374 cavaliers.

2e armée : 184 bataillons, 148 escadrons et 624 canons, soit 365,409 hommes ou 180,850 fantassins et 23,383 cavaliers combattants.

3e armée : 166 bataillons, 136 escadrons et 546 canons, soit 235,250 hommes ou 171,208 fantassins et 21,446 cavaliers combattants. Total des bataillons 425, escadrons 356 et 1,432 canons, soit 612,474 hommes ou 438,452 fantassins et 174,022 cavaliers combattants.

La division badoise est restée devant Strasbourg et dans quelques autres parties de l'Alsace, tandis que tout le reste de l'armée a pris part aux opérations militaires offensives.

Mais les vides causés par le feu de l'ennemi ou par les maladies ont déjà été comblés en partie par les *Ersatz-truppen* qui, formés dès le début de la guerre, s'élevaient à environ un tiers de l'effectif des troupes de campagne. L'auteur évalue le chiffre des troupes complémentaires, qui ont jusqu'à présent rejoint l'armée fédérale à 95,000 hommes. Il en résulte que la force des troupes allemandes mobiles en France, au moment où le gros de l'armée arrivera devant Paris, sera d'environ 515,000 hommes.

Mais à côté de ces troupes qui constituent l'armée mobile, des troupes de réserve et de la landwehr ont également franchi les frontières de la France pour participer à l'occupation du territoire ennemi, au siège des places fortes, etc. L'effectif de ces troupes s'élevait à environ 100,000 hommes, combattants et non combattants la force l'armée allemande qui se trouve actuellement en France, peut-être évaluée à environ 615,000 hommes avec 1,600 canons.

Outre ce nombre colossal de troupes, la Confédération du Nord possède encore plus de 140 bataillons de landwehr, plus le reste de l'ancien contingent et tout le contingent de 1870; l'Allemagne du Sud possède également 48 bataillons de landwehr, etc. Notre auteur évalue le chiffre de ces troupes à 250,000 hommes au moins.

On a donc tort, conclut-il, de parler de l'épuisement des forces de l'Allemagne, d'autant plus que toutes ces troupes existent en réalité, et non pas seulement sur le papier. La grande richesse de l'Allemagne en chevaux lui a permis, en outre, non-seulement de mettre sur pied 14 régiments de cavalerie de réserve, mais aussi de remonter les 6es escadrons, pour le cas où il serait nécessaire de mobiliser de nouvelles troupes.

Pour tous les articles non signés : EVARD.

Imprimerie P. Mouglin-Rusand, rue Stella, 3.

pas les siennes et contre ceux qui défendaient ces idées.

Dupuytren travaillait presque constamment, et peu d'hommes ont eu une existence aussi remplie que la sienne. Été comme hiver il était levé à cinq heures. A sept heures, il était à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortait à onze heures. Il faisait alors ses visites, et rentrait chez lui pour recevoir les malades en consultation. Bien qu'il les expédiât avec une célérité presque brutale, ils étaient chaque jour tellement nombreux, que souvent la consultation durait longtemps après la nuit venue.

Un jour que la consultation s'était prolongée encore plus tard que de coutume, Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte de son cabinet.

C'était un vieillard de très-petite taille, dont il eût été difficile de diviner l'âge. Sa figure, pleine et rosée, sur laquelle bien évidemment le rasoir n'avait jamais eu besoin de passer, avait quelque chose de potelé et de mignon.

Plus jeune, il avait dû rappeler longtemps le type des chérubins bouffis, cra-

vatés de blanches ailes, qui planent autour de la gloire de Marie.

Sous un réseau serré de rides nombreuses, mais légèrement incisées, il avait une petite bouche, un petit nez aquilin finement dessiné : ses pieds et ses mains étaient, comme tout le reste de la miniature. Dans ses yeux bleus, dans sa physionomie, dans ses gestes, il y avait une timidité, une douceur, une bonté exquis.

Il est de ces physionomies heureuses sur lesquelles le regard se pose avec satisfaction. En considérant le visage calme et paisible du petit vieillard, on se serait presque senti meilleur : on était invinciblement attiré vers lui, on éprouvait le besoin de l'aimer.

Il tenait dans sa main droite une canne à corbin, et son petit corps était couvert d'un costume rigoureusement noir. En saluant, il mit à nu une large tonsure, c'était un prêtre.

Le regard de Dupuytren s'attachait sur lui, morne et glacé.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il durement.

— Monsieur le docteur, répondit dou-

cement le prêtre, je vous demanderai la permission de m'asseoir; mes pauvres jambes sont déjà un peu vieilles... Il y a deux ans, il m'est venu une grosseur au cou. L'officier de santé de mon village, — je suis curé de..., près de Nemours, — m'a dit d'abord que ce n'était pas grand'chose; mais le mal a augmenté, et, au bout de cinq mois, l'abcès s'est ouvert tout seul. J'ai gardé le lit longtemps sans que cela allât mieux. Et puis, j'étais forcé de me lever, parce que je suis seul pour desservir quatre villages, et...

— Montrez-moi votre cou.

— ... Ce n'est pas, continua le vieillard en obéissant, ce n'est pas que ces braves gens ne m'aient offert de se réunir tous les dimanches à... pour entendre la messe, mais ils ont beaucoup de mal pendant la semaine, et ils n'ont que ce jour-là pour se reposer. Je me suis dit : Il n'est pas juste que tout le monde se dérange pour toi. Et puis, vous savez, il y a les premières communions, le catéchisme... Monseigneur voulait attendre encore pour m'envoyer un confrère qui m'aiderait.

Alors mes paroissiens m'ont dit de

venir à Paris vous consulter. J'ai été quelque temps à me décider, parce que les voyages coûtent beaucoup d'argent, et j'ai bien des pauvres gens dans ma commune; mais il fallut faire ce qu'ils ont voulu, et j'ai pris la voiture... Voilà mon mal, monsieur le docteur, dit-il en tendant son cou.

Dupuytren l'examina longtemps. Le cou du malade présentait un trou de près d'un pouce de diamètre et très-profond. C'était un abcès de la glande sous-maxillaire, compliqué d'un anévrisme de l'artère carotide. La plaie était gangrenée en plusieurs endroits. Le cas était tellement grave, que Dupuytren s'étonna que le malade pût se tenir debout devant lui.

Il écarta largement les lèvres de la plaie et en scruta les environs par une pression douloureuse à faire évanouir. Le patient ne tressaillit même pas. Quand son examen fut terminé, Dupuytren lui retourna brusquement la tête, qu'il tenait entre ses mains, et le regardant fixement il lui dit avec un sinistre éclat de voix :

— Eh bien ! monsieur l'abbé, avec cela il faut mourir !

La fin à demain. NADAR.